

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 20

Artikel: Grand Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214717>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tres nous ont pris notre cœur, nos portefeuilles, tout ce qui se voit et tout ce qui ne se voit pas. Nos charmantes compagnes ont même obtenu notre dernière pensée, notre dernier sou, et dans la règle, elles s'arrangent à avoir le dernier mot.

Avec tous ses défauts, la femme est la créature la plus charmante, la plus douce, la plus chérie. Elle est la reine de nos cœurs; l'impératrice de nos âmes. Il n'y a pas, dans la vie d'un homme, quelque grande que puisse être son ambition, de bonheur plus enviable et plus exquis que celui de posséder l'amour d'une femme adorable.

Vivent les femmes !

Un de leurs adorateurs.

LES VIEUX POÈTES

Ah, que voilà de beaux enfants !
Disait un grand seigneur, au gros Colas
[leur père.
Qu'ils sont frais, gaillards et puissants !
Nous autres, gens de cour, nous voyons, au
[contraire,
Les nôtres, délicats, faibles et languissants,
Toujours malsains, et toujours blêmes.
Comment faites-vous donc, vous autres paysans ?
— Eh bien, monsieur, nous les faisons nous-
[mêmes.
PIRON.

Ma femme est un animal,
Original,
Qui, tous les jours, bien ou mal,
S'habille,
Babillo
Et se déshabille.

PANARD.

Quand un mari, quand une femme
Vivent de telle sorte entre eux,
Que ce n'est qu'un corps et qu'une âme,
Il n'est point d'état plus heureux.
Mais si l'on s'en rapporte à ceux
Qui sont sous la loi conjugale,
C'est la pierre philosophale
Que n'être qu'un, quand on est deux.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

PAR

HONORÉ DE BALZAC

VI

Malgré cet avis charitable, les deux toiles furent exposées. La scène d'intérieur fit une révolution dans la peinture. Elle donna naissance à ces tableaux de genre dont la prodigieuse quantité importée à toutes nos expositions, pourrait faire croire qu'ils s'obtiennent par des procédés purement mécaniques. Quant au portrait, il est peu d'artistes qui ne gardent le souvenir de cette toile vivante à laquelle le public, quelquefois juste en masse, laissa la couronne que Girodet y plaça lui-même. Les deux tableaux furent entourés d'une foule immense. On s'y tua, comme disent les femmes. Des spéculateurs, de grands seigneurs couvrirent ces deux toiles de doubles napoléons, l'artiste refusa obstinément de les vendre, et refusa d'en faire des copies. On lui offrit une somme énorme pour les laisser graver, les marchands ne furent pas plus heureux que ne l'avaient été les amateurs.

Quoique cette aventure fit du bruit dans le monde, elle n'était pas de nature à parvenir au fond de la petite Thébaidade de la rue St-Denis. Néanmoins, en venant faire une visite à madame Guillaume, la femme du notaire parla de l'exposition devant Augustine, qu'elle aimait beaucoup, et lui en expliqua le but. Le babil de madame Roguin inspira naturellement à Augustine le désir de voir les tableaux, et la hardiesse de demander secrètement à sa cousine de l'accompagner au Louvre. La cousine réussit dans la négociation qu'elle entama au-

près de madame Guillaume, pour obtenir la permission d'arracher sa petite cousine à ses tristes travaux pendant environ deux heures.

La jeune fille pénétra donc, à travers la foule, jusqu'au tableau couronné. Un frisson la fit trembler comme une feuille de bouleau, quand elle se reconnut. Elle eut peur et regarda autour d'elle pour rejoindre madame Roguin, de qui elle avait été séparée par un flot de monde. En ce moment ses yeux effrayés rencontrèrent la figure enflammée du jeune peintre. Elle se rappela tout à coup la physiognomie d'un promeneur que, curieuse, elle avait souvent remarqué, en croyant que c'était un nouveau voisin.

— Vous voyez ce que l'amour m'a fait faire, dit l'artiste à l'oreille de la timide créature qui resta tout épouvantée de ces paroles.

Elle trouva un courage surnaturel pour fendre la presse, et pour rejoindre sa cousine encore occupée à percer la masse du monde qui l'empêchait d'arriver jusqu'au tableau.

— Vous seriez étouffée, s'écria Augustine, partons !

Mais si se rencontre, au Salon, certains moments pendant lesquels deux femmes ne sont pas toujours libres de diriger leurs pas dans les galeries. Mademoiselle Guillaume et sa cousine furent poussées à quelques pas du second tableau, par suite des mouvements irréguliers que la foule leur imprima. Le hasard voulut qu'elles eussent la facilité d'approcher ensemble de la toile illustrée par la mode, d'accord cette fois avec le talent. La femme du notaire fit une exclamation de surprise perdue dans le brouhaha et les bourdonnements de la foule; mais Augustine pleura involontairement à l'aspect de cette merveilleuse scène. Puis, par un sentiment presque inexplicable, elle mit un doigt sur ses lèvres en apercevant à deux pas d'elle la figure extatique du jeune artiste. L'inconnu répondit par un signe de tête et désigna madame Roguin, comme un trouble-fête, afin de montrer à Augustine qu'elle était comprise.

Cette pantomime jeta comme un brasier dans le corps de la pauvre fille qui se trouva criminelle, en se figurant qu'il venait de se conclure un pacte entre elle et l'artiste. Une chaleur étouffante, le continuel aspect des plus brillantes toilettes, et l'étourdissement que produisait sur Augustine la vérité des couleurs, la multitude des figures vivantes ou peintes, la profusion des cadres d'or, lui firent éprouver une espèce d'enivrement qui redoubla ses craintes. Elle se serait peut-être évanouie, si, malgré ce chaos de sensations, il ne s'était élevé au fond de son cœur une jouissance inconnue qui vivifia tout son être. Néanmoins, elle se crut sous l'empire de ce démon dont les terribles pièges lui étaient prédits par la voix tonnante des prédicateurs. Ce moment fut pour elle comme un moment de folie.

Elle se vit accompagnée jusqu'à la voiture de sa cousine par ce jeune homme resplendissant de bonheur et d'amour. En proie à une irritation toute nouvelle, à une ivresse qui la livrait en quelque sorte à la nature, Augustine écouta la voix éloignée de son cœur, et regarda plusieurs fois le jeune peintre en laissant paraître le trouble dont elle était saisie. Jamais l'incarnat de ses joues n'avait formé de plus vigoureux contrastes avec la blancheur de sa peau. L'artiste aperçut alors cette beauté dans toute sa fleur, cette pudeur dans toute sa gloire.

Augustine éprouva une sorte de joie mêlée de terreur, en pensant que sa présence causait la félicité de celui dont le nom était sur toutes les lèvres, dont le talent donnait l'immortalité à de passagères images. Elle était aimée ! il lui était impossible d'en douter. Quand elle ne vit plus l'artiste, elle entendit encore retentir dans son cœur ces paroles simples : « Vous voyez ce que l'amour m'a fait faire. » Et les palpitations devenues plus profondes lui semblèrent une douleur, tant son sang plus ardent réveilla dans son corps de puissances inconnues. Elle feignit d'avoir un grand mal de tête pour éviter de répondre aux questions de sa cousine relativement aux tableaux; mais, au retour, madame Roguin ne put s'empêcher de parler à madame Guillaume de la célébrité obtenue par le Chat-qui-pelote, et Augustine trembla de tous ses membres en entendant dire à sa mère qu'elle irait au Salon pour y voir sa maison. La jeune fille insista de nouveau sur sa souffrance, et obtint la permission d'aller se coucher.

— Voilà ce qu'on gagne à tous ces spectacles,

s'écria monsieur Guillaume, des maux de tête. Est-ce donc bien amusant de voir en peinture ce qu'on rencontre tous les jours dans notre rue ! Ne me parlez pas de ces artistes qui sont, comme vos auteurs, des meurt-de-faim. Que diable ont-ils besoin de prendre ma maison pour la vilipender dans leurs tableaux ?

— Cela pourra nous faire vendre quelques aunes de drap de plus, dit Joseph Lebas.

Cette observation n'empêcha pas que les arts et la pensée ne fussent condamnés encore une fois au tribunal du Négoce. Comme on doit bien le penser, ces discours ne donnèrent pas grand espoir à Augustine. Elle eut toute la nuit pour se livrer à la première méditation de l'amour. Les événements de cette journée furent comme un songe qu'elle se plut à reproduire dans sa pensée. Elle s'initia aux craintes, aux espérances, aux remords, à toutes ces ondulations de sentiment qui devaient bercer un cœur simple et timide comme le sien. Quel vide elle reconnut dans cette noire maison, et quel trésor elle trouva dans son âme ! Être la femme d'un homme de talent, partager sa gloire ! Quels ravages cette idée ne devait-elle pas faire au cœur d'une enfant élevée au sein de cette famille ! Quelle espérance ne devait-elle pas éveiller chez une jeune personne qui, nourrie jusqu'alors de principes vulgaires, avait désiré une vie élégante !

Un rayon de soleil était tombé dans cette prison. Augustine aimait tout à coup. En elle tant de sentiments étaient flattés à la fois, qu'elle succomba sans rien calculer. A dix-huit ans, l'amour ne jette-t-il pas son prisme entre le monde et les yeux d'une jeune fille ! Incapable de deviner les rudes choes qui résultent de l'alliance d'une femme aimante avec un homme d'imagination, elle crut être appelée à faire le bonheur de celui-ci, sans apercevoir aucune disparité entre elle et lui. Pour elle le présent fut tout l'avenir.

(A suivre)

Dans l'intimité. — « Vous bâillez, disait une femme à son mari. »

— « Ma chère amie, tu sais bien que le mari et la femme ne font qu'un. Or, quand je suis seul, je m'ennuie. » — A. C.

Grand Théâtre. — La saison lyrique touche à sa fin. Mais son succès ne tarit pas. Il s'affirmera encore au cours de la semaine qui commence, dont le programme est des plus alléchants : Ce soir, samedi, *Le Chemineau*; demain, dimanche, *La Traviata*; lundi, 3^e populaire : *Le Paradis de Mahomet*; mardi, *Manon*; jeudi, vendredi et samedi, une première pour Lausanne : *La demoiselle du printemps*. Autant de salles comblées.

Royal-Biograph. — Comme nouveau film, au Royal-Biograph : « Raffles ». Chacun a lu le roman ou vu l'œuvre dramatique. « Raffles », grand drame policier, d'après l'écrivain anglais Hornung, a beaucoup plus de fantaisie, d'imprévu, de sensations, que les œuvres de Sherlock Holmes, un des maîtres du genre. Le rôle Raffles, le gentleman cambrioleur, est superbement joué par John Barrymore, l'éminent artiste-athlète américain.

Au programme également « Comme au Cinéma » charmante comédie sentimentale. Un excellent comique avec Billy. Enfin, de très intéressantes actualités.

Durant les mois prochains, le Royal Biograph ne donne le dimanche en matinée qu'une seule matinée permanente dès 2 1/2 h. à 6 1/4 heures. Service de ventilation spécial.

La Patrie suisse. — Le N° 668 (30 avril 1919) de la *Patrie suisse*, nous offre deux portraits, ceux de M. Pierre de Coubertin, le créateur du néoolympisme, et du poète genevois Charles d'Eternod; des gravures d'actualité, consacrées aux aviateurs militaires français qui ont rendu visite à Lausanne et à Genève; aux « Vaudoises » fêtant, à Lausanne, le 14 avril; au « Sechseläuten » de Zurich; à la « Neige d'avril »; cinq vues suisses: Ile de St-Pierre, chambre de J.-J. Rousseau, route Zinal et Besso; six reproductions d'œuvres d'art: tableaux de Georges Flemwell et de Lucien de Lorient; médailles de Holy frères, etc., le tout commenté dans douze articles, aussi variés que les illustrations. — S. D.



Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAIT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS